

Juste avant 1984

Jacques Brault

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

L'histoire vécue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1983). Juste avant 1984. *Liberté*, 25(3), 82–85.

JACQUES BRAULT.

JUSTE AVANT 1984

Voici bientôt 1984; et je m'interroge. Ne s'est-il donc rien passé depuis que je lisais le roman de George Orwell? J'avais alors quinze ou seize ans, je rêvais sur des vies de poètes (Rimbaud, Lorca, Nerval) et je ne me sentais nullement attiré par l'histoire. Encore que... ma fascination angoissée à la lecture de *1984* devait correspondre aux obscurs remuements d'une mémoire enfantine. Il y avait eu la guerre, le mélange de chagrin et de pitié, l'incroyable conférence de Yalta; et peu à peu, sous les apparences d'une scission, d'une nette division idéologique, le monde entier semblait se projeter vers un avenir invivable. Orwell annonçait l'abolition de toute liberté humaine par la plus simple des techniques: on récrivait, au fur et à mesure des besoins politiques, les archives mentales, oui *mentales*, car les témoins, les documents, les pièces à conviction n'ont de pertinence et de crédibilité que par leur insertion dans une stratégie historique. La chaleur historique, l'immense mémoire imaginaire qui relie les origines aux commencements, qui peut faire de chaque matin un équinoxe affectif, l'instant vertical où tout finit et tout commence, cette chaleur par quoi, heureusement, l'histoire demeure une science inexacte, par quoi aussi le passé n'est pas forclos, ne cesse pas de passer, cette chaleur venue d'âges sans fond, cette chaleur aimante et souvenante qui redessine inlassablement la figure du monde dans la bouche d'ombre, on allait rigoureusement l'exiler dans le hors-sens.

Voilà quelle fut ma première rencontre avec ce qu'on appelle l'histoire. Une blessure. Une confrontation à la bêtise dont je mesure aujourd'hui qu'elle est infinie. Une obligation subséquente de me retourner, de sauter dans le refus risible et salutaire. 1984 s'amène par le chemin de mes rides, et *tout* ce qu'a prévu Orwell s'est réalisé, se réalise encore. L'histoire, notre histoire plutôt, se répète comme un vieillard pris de confusion.

Jeune étudiant à Paris, j'étais allé voir le film sur la destruction du ghetto de Varsovie, où la voix de Maria Casarès nous pressait de ne pas oublier. Vingt-cinq ans plus tard, Israël se commet dans les massacres du Liban. Ce n'est là qu'un exemple parmi cent mille autres. L'horreur de l'oubli, n'est-ce pas ce qui, paradoxalement, m'a détourné du travail historique? Que pendant des années j'aie œuvré sous l'étiquette officielle de médiéviste ne change rien à l'affaire. J'ai beaucoup lu les historiens, consulté les «sources», annoté les ouvrages d'historiographie et de philosophie de l'histoire, à vrai dire je n'ai jamais pu être historien, sauf une fois, au cours de mes études — et ce fut un amusement.

Sur les conseils de mon professeur, je me livrai à la chasse au manuscrit, réputé perdu ou caché, de la chronique rédigée par le moine Hélinant de Froidmont au début du treizième siècle. Il s'agissait d'enquêter avec prudence du côté de Beauvais, de remuer l'affaire Combes, de consulter les expertises de Deslilles et, à la Bibliothèque Nationale, d'inventorier certains catalogues du département des manuscrits. L'érudition tournait à la partie de plaisir. Bien sûr, les résultats furent négatifs. Mon professeur à qui je remis un volumineux dossier se consola en m'expliquant que la discipline historique avance autant par les échecs que par les réussites; que l'essentiel, c'est de ne pas forcer les faits; que... je ne sais plus. Je n'écoutais guère. Je me remémorais avec gourmandise des sensations de bonheur intellectuel: comme une chronologie pouvait soudain devenir suggestive;

comme, sous le fracas des discontinuités événementielles, l'eau du temps coulait, s'insinuait partout, créant une invisible continuité, ironique par cela même qu'elle noyait les contradictions.

Ce fut le seul moment de ma vie où je donnai congé à mon horreur de l'oubli. Le mot «horreur» n'est pas trop fort. Encore maintenant, je reste sidéré devant la fumisterie du *progrès* mis au crédit de la conscience et des sciences dites humaines. Comment admettre que nous avons progressé, au spectacle des techniques de l'avilissement planétaire? Pensée banale, banalisée, justement, par ces techniques aptes à domestiquer même les futuribles. Les historiens actuels prennent en considération leur propre temporalité. Ils n'ont pas suivi la mode structuraliste qui voulait se débarrasser de la diachronie et contribuer à épaissir la couche d'oubli. Ils ont réaménagé leurs tâches d'historien comme travail distancié. Ils ont surtout redéfini l'événement historique comme indéfinissable, comme mouvance mémorable. Ainsi ont-ils réanimé la mémoire. Sans craindre d'échouer ou de se tromper. Sans fermer les possibles. D'autres viendront qui poursuivront le chemin en retournant d'abord sur leurs pas. C'est là la seule façon efficace et honnête de sauver la mémoire de l'asphyxie à laquelle la condamnent les pouvoirs de toutes sortes, de contrer le désir autiste (qui fortifie ces pouvoirs) d'être le premier, le nouveau, le seul; d'être la rature qui progresse vers un avenir assuré. Le triomphe de l'entropie. L'uniformité sans pluriel, sauf celui des uniformes. 1984.

L'histoire, petite ou grande, me passionne. Je n'ignore pas que la biographie est un leurre; un miroir aux alouettes. Mais je m'y laisse prendre avec une jouissance perverse. La mémoire est trompeuse. Comme les contes d'enfance. Nous fabulons sur notre vie. Les mythes sont l'oxygène de notre imaginaire. Le progrès nous a fait passer de la caverne de Platon aux discothèques stroboscopiques; y voyons-nous plus clair? La connaissance historique ne prétend pas

nous doter d'une belle psyché à toute épreuve; elle offre à notre rêverie un savoir mystérieux et qui résiste, qui accuse son altérité. Voilà une bonne manière de dérouter le désir, de l'égarer, de le rendre chercheur et non plus propriétaire et dominateur. Que le Progrès aille rhabiller sa majuscule; nous n'avancions ni ne reculons. Nous sommes illusionnés par le temps qui nous apporte, nous emporte, et toujours nous déporte. Nous n'avons pas le temps, c'est lui qui nous a. Le néant ricane sous le masque de l'oubli. Le recommencement perpétuel nous guette. Alors, pour rompre le charme mauvais, nous projetons, nous rétrovisons; nous nous racontons des histoires.

C'est ainsi que Philippe Beaussant, dans un livre passé inaperçu, *Le Biographe* (Gallimard, 1978), réinvente l'histoire qu'on n'enseigne jamais parce qu'elle ne fait pas autorité, celle qui musarde, buissonnière, parmi les menus riens dont sont tissés les grands moments. L'étude scientifique du *Traité de Vienne* vire, à force d'imagination créatrice, d'émotion mémorielle, à la petite anecdote d'un amour déçu, à moins qu'il ne s'agisse, comment savoir, d'une simple déchirure dans l'étoffe impeccable du *Savoir historique*?

Le vieil Aristote avait raison: la fable est plus vraie que la réalité. Nous ne voulons savoir que pour mieux croire. Je n'ai jamais rencontré un historien désabusé de ses songes. C'est une chose qui ne s'oublie pas.